

# La Sentinelle de Thibodaux.

JOURNAL DU 9<sup>ME</sup> DISTRICT SENATORIAL.

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE LAFOURCHE ET GARDIEN DES INTERETS DE LA VILLE.

VOL. 33

THIBODAUX, LNE, SAMEDI, 18 SEPTEMBRE 1897.

No 8

Mrs. J. B. C. GAZZO

Cures Cancer, Palsy, Rheumatism, Bright's Disease, Dropsy.

Medicines alone charged for.

Residence 10 miles below Thibodaux, Right bank of Bayou Lafourche.

RACELAND P. O., LOUISIANA

## GEM SALOON

W. H. FROST, Prop.

Cor. Market and Green S

THIBODAUX, LA.

BILLIARD ROOM, BAR ROOM &

RESTAURANT

Central Manufacturing and Lumber Co. Limited.

MANUFACTURERS OF

SASH, DOORS and BLINDS.

All kinds of Store and Office Fittings,

ROUGH AND DRESSED LUMBER.

Office and Factory: Cor. Howard Avenue and Dryades Street, Head of New Basin.

H. HACKNEY, Pres. and Gen'l Manager

10-5-17 NEW ORLEANS, LA.

For Sale at a Bargain.

One 4 ft. by 26 inches, three roller mill and engine. One No. 3 Knowles Pump, and one copper Juice Pump.

Also one 25 H. P. portable engine, on skids and one 12 inch pump.

Also one 15 inch siphon, good as new

Apply to OZEME NAQUIN, Thibodaux, La.

## N. T. BOURG, Market Stand,

MARKET ST., THIBODAUX, LA.

—ALWAYS ON HAND THE—

BEST OF BEEF, MUTTON, PORK, VEAL AND SAUSAGES OF ALL KINDS

John W. Trotter.

Copper, Tin and Sheet Iron Worker.

St Philip, between Thibodaux and Main streets, Thibodaux, La.,

Keeps on hand a full line of

COOK AND HEATING STOVES

—Also Agent for the—

HARTER CAK and FAME STOVES.

Particular attention given to ROOF

ING AND GUTTERING.

RAILROAD MARKET.

OCTAVE J. TOUFFS, PROPRIETOR.

Choice fresh beef, pork, veal, mutton and

sauces constantly on hand.

—OPEN EVERY MORNING.—

Situated on the Railroad, corner St. Mary

Street, and of easy access from all parts of the town.

HAMILTON-BROWN SHOE CO'S. OWN MAKE.

\$250 SHOE

EMILE J. BRAUD, SOLE AGENT.

COR. MAIN & ST-PHILIP STS., Thibodaux, La.

(Opposite Dansereau's Drug Store.)

Mail Orders Promptly Filled.

FEUILLETON - - - No. 10

## LE SERF.

I.

—Suite—

Il était tombé à genoux près de la fenêtre, les mains jointes, demandant à Dieu de l'inspirer et ne pouvant trouver en lui la force nécessaire pour une décision, lorsque Catherine, qu'il n'avait point encore aperçue, sortit tout-à-coup de la foule. En la voyant si belle et si éplorée, Jehan ne put résister plus longtemps ; il se leva d'un bond et il se penchait au balcon pour l'appeler, lorsqu'un vieillard parut à son tour, marchant avec peine et conduit par un enfant. Jehan reconnut son père et la parole s'arrêta sur ses lèvres. Il se rappela tout-à-coup les soins qu'il avait reçus du vieillard, la tendresse dont il avait été entouré, les conseils utiles qui lui avaient été donnés ; tous les souvenirs de ses jeunes années semblaient se réveiller pour faire cortège au vieillard. Saisi de respect et d'une reconnaissance pieuse, son cœur se fendit ; il découvrit sa tête et étendit les bras en pleurant.

—Mon père ! s'écria-t-il .... Rendez-moi mon père ! .... et que Dieu ait pitié de moi !

Le soleil commençait à baisser à l'horizon et ses dernières lueurs étincelaient joyeusement sur la forêt de Vaujour ; mais l'on n'entendait dans la campagne aucun des bruits qui ordinairement l'annoncent à cette heure : point de cri d'appel, aucun mugissement de troupeaux, nul son de cloche avertissant de prier avant la fin du jour ! Les champs étaient déserts, les maisons fermées et muettes ! On eût dit que quelque grand désastre pesait sur la contrée entière.

Or, ce désastre, c'était la guerre ! et la plus affreuse de toutes ; une guerre où les ennemis parlaient la même langue et se sont embrassés la veille ; une guerre entre voisins !

La vente faite par le comte Raoul au duc de Vaujour n'avait point tardé à amener des querelles entre les deux seigneurs. Chacun d'eux se plaignait de la mauvaise foi de l'autre ; des explications on passa aux injures et des injures aux armes.

Le duc fut le premier à faire sa déclaration de guerre ; il entra sur le territoire de son voisin, détruisit les moissons, brûla les villages et tua le plus qu'il put de ses gens.

Le comte Raoul, voulant user de représailles, convoqua ses vassaux ; et Jehan qui venait de perdre son père se rendit en armes au lieu indiqué.

Le comte partagea ses hommes en plusieurs troupes qu'il plaça sous le commandement d'hommes d'armes auxquels il avait donné ses instructions secrètes. Le jeune marchand fit partie de la plus nombreuse de ces troupes, et au moment où nous reprenons notre récit, il se dirigeait avec elle vers Clairai.

Les vassaux de messire Raoul marchaient en désordre, jetant de tous côtés des regards inquiets comme s'ils eussent craint quelque embûche, et se demandant tout bas quel était le but de leur expédition. Jehan, qui marchait derrière, fut tout-à-coup accosté par un pêcheur de l'étang de Rillé, qui, en qualité de vassal et fermier du comte, avait aussi été forcé de marcher.

—Eh bien, demanda-t-il à voix

basse, sais-tu ce qu'on veut faire de nous ?

—Rien de bon, sans doute, répondit Jehan.

—J'ai idée que nous pourrions bien traiter Clairai comme le sire de Vaujour a traité nos villages.

—Qu'y gagnerons-nous, sinon de ruiner des parents et des amis ? observa Jehan.

—C'est la vérité, garçon, reprit le pêcheur ; mais qu'y faire ? Le vassal est obligé de prendre les armes quand le seigneur l'ordonne.

—Oui, dit Jehan, et s'il refuse on le condamne comme lâche et félon, car il n'est point maître de sa haine ; sur un signe, sur un mot, son voisin d'hier doit devenir son ennemi ; et cela sans qu'il sache pourquoi ! Il faut qu'il épouse toutes les colères de son maître, qu'il frappe où celui-ci ordonne de frapper !

—Heureusement que je n'ai personne de ma famille sur le domaine de Vaujour, observa le pêcheur.

—Ni moi, je l'espère, dit Jehan.

—Mais, j'y pense, là ta cousine Catherine ? ....

—Elle est au service de la fille du duc et habite le château même où il n'y a rien à craindre.

—Tu te trompes, Jehan, dit un

voix. Le jeune homme se détourna vivement et aperçut maître Moreau.

—Catherine n'est plus au château, continua l'interlocuteur.

—Comment savez-vous ? .. s'écria Jehan.

—Par les espions qui ont parcouru le domaine de Vaujour. Elle a rejoint sa mère qui était malade.

—Au vivier, s'écria Jehan ; ah ! j'y cours.

—C'est inutile.

—Comment ?

—La troupe commandée par Pierre y est déjà avec ordre de tout brûler.

—Se peut-il ?

—Et tu arriverais trop tard, regarde !

Jehan leva la tête ; des flammes illuminaient effectivement l'horizon du côté du vivier.

Le jeune homme poussa un cri et s'élança à travers le fourré, se dirigeant en courant vers l'incendie.

Bientôt il distingua les cabanes en feu, il crut entendre un cri ! ... Faisant un dernier effort, il franchit rapidement l'espace qui lui restait à parcourir et arriva à la porte de la cuisine.

La flamme commençait à peine à serpenfer le long du toit de chaume, Jehan éperdu se précipita dans la cabane ; mais en y entrant, son pied glissa dans le sang et alla heurter un cadavre étendu à terre.

C'était celui de Catherine !

Un mois après Jehan prenait l'habit de novice chez les Franciscains de Tours.

Le jour où il descendit au préau pour la première fois, un moine vint à lui et lui demanda s'il le reconnaissait : c'était celui qui, simple novice, dix ans auparavant, lui avait conseillé d'entrer au couvent. En remarquant la pâleur de ce front triste et ravagé, le jeune religieux secoua la tête.

—Hélas ! je le vois, dit-il, vous avez fait une rude expérience de la vie.

Et après de longues épreuves, j'ai reconnu, comme vous le disiez, que c'était ici seulement le port, ajouta Jehan. Partout ailleurs le servage vous laisse quelque bout de chaîne à trainer ; ici seulement est

la délivrance ; ici l'on retrouve la dignité de l'homme. Ah ! naguère je ne voyais dans vos couvents que des maisons de prières ; mais maintenant je sais que ce sont aussi des hospices pour les cœurs affligés. Au milieu de cette société barbare encore, basée sur les droits du plus fort, les monastères sont comme des hautes montagnes, où se réfugient les vaincus pour échapper à la servitude. Quand l'égoïsme et la violence abrutissent la foule, ici se conserve le saint héritage de la science, de la justice, de la liberté !

—Et vous pouvez ajouter, mon frère, que cet héritage se répandra d'ici sur toute la terre, ajouta le moine. Oui, un jour viendra, où la fraternité que nous prêchons deviendra la loi générale ; où les chefs librement élus pourront seuls commander. C'est à cette grande œuvre que nous devons consacrer nos efforts et nos prières.

—Hélas ! dit Jehan, s'il en est ainsi, que ne sommes-nous venus sur cette terre quelques siècles plus tard ; pourquoi devons-nous bâtir avec une sueur de sang l'édifice où d'autres seront à couvert ?

—Et savez-vous, mon frère, ce qu'ont souffert ceux qui ont préparé le nôtre, reprit vivement le moine ? Croyez-vous qu'ils n'aient point été plus cruellement éprouvés que nous, les premiers chrétiens qui proclamèrent la liberté des hommes et leur égalité devant Dieu ? Combien sont morts déchirés par les bêtes ou par les verges du bourreau, avant que l'esclave antique soit devenu un serf de nos temps ! N'accusez point la Providence ; mais admirez au contraire comme elle a donné à chaque génération sa tâche et à chaque temps son progrès. L'esclave n'avait autrefois de refuge que dans la tombe ; aujourd'hui le serf trouve parmi nous une retraite. Ah ! ne nous plaignons pas, frère ; mais songeons seulement à hâter la régénération du monde.

—Et comment cela ? demanda Jehan.

—En prêchant l'affranchissement de toutes nos forces, répondit le moine ; en faisant comprendre aux puissants, près de paraître devant Dieu, que ce Dieu ne connaît ni seigneurs ni manants ; en faisant enfin disparaître partout la possession de l'homme par l'homme, dernier héritage d'un paganisme inique et brutal.

—Ah ! que Dieu vous entende, s'écria Jehan, et qu'il me fasse la grâce de travailler à une telle œuvre !

—Vous le pouvez, répliqua le moine ; car vous avez revêtu la livrée des travailleurs.

—Et vous espérez la réussite, mon frère ?

—Je compte sur la parole du Christ, dit le moine, et le Christ a dit : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.*

FIN.

PENSEES.

Avant de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre ; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Fénelon.

Dans tous les genres, la vérité est à la fois ce qu'il y a de plus sublime, de plus simple, de plus difficile, et cependant de plus naturel.

Mme de Sévigné.

Les chevaux qui piaffent le plus sont en général ceux qui avancent le moins ; il est de même des hom-

mes, et l'on ne doit pas confondre cette perpétuelle agitation, qui s'épuise en vains efforts, avec l'activité qui va droit à son but.

Baron de Stassart.

Il ne suffit pas d'avoir raison ; c'est la gâter, c'est la déshonorer que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine. Fénelon.

Avez-vous des chagrins ? attachez vos yeux sur un enfant qui dort, qu'aucun souci ne trouble, qu'aucun songe n'alarme ; vous emprunterez quelque chose de cette innocence, vous vous sentirez tout apaisé. Chateaubriand.

Tei donne à pleines mains qui n'oblige personne ; La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.—Corneille.

La récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore.—Molière.

## UN ODIEUX SACRILEGE.

Nous joignons notre faible voix à celles de tous les journaux catholiques du pays, et en particulier du "Catholic Columbian", de "Columbus (Ohio)", du "Catholic Standard Times", de Philadelphie, de la "Review", de St-Louis, et de la "Vérité", de Québec, pour signaler l'exploit abominable d'un membre de la police secrète Pinkerton.

Un catholique était en prison à Crystal Falls, accusé de meurtre. Le détective en question s'habille en prêtre, se présente à la prison, voit le prisonnier et l'engage à se confesser.

Le malheureux, croyant avoir affaire à un véritable prêtre de Jésus-Christ, avoue son crime.

Il est difficile d'imaginer un forfait plus atroce que le fait de ce limier sacrilège.

C'est la deuxième fois que pareil crime se produit. Il y a un an, un sous-chérif obtenait de la même manière de la part d'un accusé l'aveu d'un crime. On espérait, dit le "Columbian", que l'indignation universelle que ce sacrilège soulevait empêcherait la répétition d'un pareil forfait. Malheureusement il n'en est rien.

Notre confrère demande que le châtement du coupable soit exemplaire.—La Presse.

Au café Martin, à New York :

X... lisait un journal américain. Arrivé au bas de la dernière page, un garçon s'approche pour prendre la feuille retenue depuis longtemps.

—Monsieur a fini ?

—Garçon, je lis toujours un journal américain deux fois ; la première pour le lire, et la seconde pour le comprendre.

Mme Calinaux confère du déjeuner avec sa cuisinière :

—Il vous reste, dit-elle, du bouff d'hier ?

—Oui, mais madame oublie que c'est maigre aujourd'hui !

—Oh ! c'est juste ! Eh bien, vous le mettez en salade ....

En cour d'assises :

—Alors, dit familièrement le président au prévenu, vous vous vantez de faire "la montre" avec une remarquable dextérité ?

—Aussi bien que personne ici !

Puis, il ajoute courtoisement : —Soit dit sans vous offenser.